

COTTIER Jean, né le 2 septembre 1912 à Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire),
décédé à Puteaux (Hauts-de-Seine) le 29 août 2003. – Promotion ENS de 1932.

Agrégé d'histoire et géographie : 1936 .

Inspecteur des finances (1941), puis Inspecteur général (1967)

**Conseiller financier près l'Ambassade de France à Washington :
1957-1961**

**Secrétaire général adjoint de l'Organisation de coopération et de
développement économiques (OCDE) : 1961-1970**

**Conseiller financier auprès de l'Ambassade de France à Londres :
1971-1974**

**Président de la Banque française du commerce extérieur : 1974-
1977**

Admis à la retraite de l'Inspection générale des finances : 1980

Décorations - Officier de la Légion d'honneur

**Grand officier de l'Ordre national du Mérite
Croix de guerre 39-45**



OCDE, automne 1961

Peu de temps avant la Première Guerre mondiale, un jeune négociant suisse, Pierre Cottier, achevait par la France son classique tour d'Europe. En passant par Châlons-sur-Saône, il rencontra, dans une famille protestante de sa connaissance, une jeune et jolie Parisienne ; il tomba amoureux d'elle, et l'épousa après un intervalle convenable.

Le jeune couple s'installa au Raincy ; un premier enfant, Jean, naquit bientôt (1912). Sa mère avait fait des études au lycée de jeunes filles de Versailles, et préféra se charger d'abord seule de son éducation élémentaire. Une petite école privée le prépara ensuite à entrer en 6^{ème}. Mais il n'y avait pas de lycée au Raincy : on l'envoya donc, par le train, au lycée Rollin. Il aurait pu être demi-pensionnaire, mais sa mère préféra le confier à un professeur du lycée qui prenait quelques élèves chez lui pour le repas de midi. Il pourrait ainsi faire une promenade au grand air entre les classes du matin et celles de l'après-midi.

Intelligent et travailleur, Jean remportait régulièrement le prix d'excellence. Il était bon latiniste, mais, comme il était de santé fragile et contraint à de fréquentes absences, ses parents jugèrent préférable de ne pas lui imposer le travail supplémentaire qu'aurait exigé l'étude du grec.

Au début de la Première Guerre mondiale, il avait passé sa petite enfance avec la famille de son père, les Cottier et les Mauler, dans le Jura suisse, à Môtiers-Travers. Il y avait contracté un profond amour de la nature qui devait dominer toute sa vie. Il imaginait que des études scientifiques lui ouvriraient l'accès à ces « Eaux et Forêts » dont le nom le faisait rêver.

Il choisit donc d'être pensionnaire au lycée Rollin, et d'y préparer le concours de Polytechnique. Il s'y présenta en bizuth et ne fut même pas admissible. Sa mère l'encouragea à changer d'objectif. Un membre de la famille lui conseilla de préparer plutôt Normale Sup', au lycée Henri IV.

Voilà donc Jean Cottier à l'automne 1931, pensionnaire en hypokhâgne. Plutôt que de se lancer tardivement dans l'étude du grec, il pensa qu'il valait sans doute mieux tenter sa chance en utilisant une option scientifique à la place du grec : dernière année, du reste, où cette option était encore possible au concours.

À la Toussaint, il passa ainsi dans la khâgne d'Alain. Celui-ci écrivait, dans le bulletin scolaire de fin d'année : « Du travail, des progrès ; j'augure bien du succès pour l'année prochaine. »

Or il fut reçu, dans un rang très honorable, cette même année 1932.

Sa famille s'étant installée à Paris, il n'était pas pensionnaire à l'École, qu'il fréquenta peu ; courtois mais réservé, il n'y lia pas d'amitiés.

Il passa une année entière à Oxford, tout en préparant la licence, puis un diplôme d'histoire et géographie (les deux disciplines étaient encore liées). Il ne s'intéressait guère aux armes, mais n'essaya pas de se soustraire à la préparation militaire qu'il allait poursuivre à Saint-Maixent, à sa sortie de l'École. Ayant renoncé à la nationalité suisse, il voulait faire son devoir de jeune Français, avant de s'engager au service de l'État : c'était la voie qu'il avait choisie.

Pour la fin de son service militaire, il fut envoyé à Charleville-Mézières, où le trouva la « drôle de guerre ». Préparé aux combats, il n'eut pas l'occasion d'y participer, mais les conditions de l'Armistice le révoltèrent ; il ne put en admettre les conséquences. Décidant qu'il ne serait pas prisonnier, il alla donc trouver le commandant de son unité pour lui demander l'autorisation de déguerpir. Le commandant, quoique surpris, n'y fit pas d'objection, ce qui lui permit, non sans difficulté, d'échapper à la captivité.

Cet épisode illustre bien les choix de Jean Cottier : il n'a rien d'un révolutionnaire, il respecte l'autorité, se soumet à la loi ; mais ne renonce jamais à son libre arbitre.

Pendant ces années assombries par la situation de l'époque – qu'il vécut très mal, comme tant d'autres – et malgré son opposition morale au régime de Pétain, il décide de passer le concours de l'Inspection des finances, auquel il est reçu brillamment (1941). Il pense en effet qu'il lui faut continuer à travailler pour son pays, afin de contribuer - malgré le régime d'alors, ignominieux – à la future renaissance de la France. Il paiera par de graves crises de conscience et de doute cette option qu'il a choisie ; c'est pendant cette période que se manifesteront, plus nettement encore, la fragilité psychologique qui avait débuté chez lui dès l'adolescence.

Il lui fallut la fin de la guerre pour reprendre pied : dès la Libération, il sera envoyé en mission à l'étranger, en divers pays : d'abord chargé de mission en Afrique du Nord (de 1947 à 1957), il deviendra sous-directeur, puis directeur adjoint aux finances extérieures ; de nouvelles missions lui seront alors confiées, principalement en Amérique latine (Argentine, Chili...). Il devient Inspecteur de 1^{ère} classe (1951), puis Inspecteur général. La suite de sa carrière ne connaîtra plus d'interruptions, en dépit de la fragilité qui lui restera toute sa vie.

Issu d'une famille protestante indifférente au dogme mais intransigeante sur la morale, il avait en effet reçu de son éducation, avec le sens du devoir, l'amour du prochain, l'horreur de l'injustice et du mensonge, une constante exigence de lui-même envers lui-même qui l'accompagnera toute sa vie - et souvent, le fera douter.

Ce qu'il a cherché, dans l'étude de l'Histoire, ce n'est pas un retour vers le passé, mais des enseignements pour l'avenir. Malgré son athéisme, il a toujours eu foi en une possibilité, pour l'homme, de progresser, d'« aller de l'avant ».

Sa grande soif - c'était de comprendre. Il était passionné par les découvertes de la science, par les conquêtes du progrès technique. Quand il avait approfondi tous les aspects d'une question, il lui fallait passer à autre chose...

Il fuyait la routine. Il a donc souvent changé d'orientation et d'activités professionnelles.

Très conscient de tout ce qu'il devait à autrui, à sa famille, à l'État – qu'il a toujours considéré comme son bienfaiteur - le trait le plus frappant de sa personnalité, c'est peut-être ce souci de faire partager aux autres ce dont lui-même avait profité. Ses subordonnés comme ses supérieurs ont toujours rencontré chez lui une ouverture, une générosité, une absence complète de « self-importance », qui rendaient les rapports avec lui faciles et agréables. Il cherchait à découvrir chez les autres les qualités qu'il souhaitait pouvoir les aider à développer, en vue du bien général.

Sa discrétion, son tact, sa bienveillance et sa capacité d'écoute ont frappé tous ceux qui ont eu affaire à lui ; ainsi que son besoin – absolu - d'intégrité.

Elisabeth COTTIER
(et Yvette BILLOD, épouse COTTIER)